

Feuilles de salle

TRAVERSES

EXPOSITION D'ŒUVRES VIDÉOS

Le Frac des Pays de Loire a été invité par le Théâtre Universitaire à concevoir dans le cadre du festival Trajectoires, une programmation vidéo.

La danse, le mouvement, le geste est au cœur de cette exposition, qui explore les liens vivants, nombreux qui unissent les arts visuels et les arts de la scène.

Exposition du 22
janvier au 02 février
2018

>> T.U. (Théâtre
Universitaire), NANTES



Boris ACHOUR



Brume, 2003

Vidéo, couleur, son
durée : 15'43"

Acquisition en 2003
Collection Centre national des arts
plastiques

Né en 1966 à Marseille, il vit à Paris.

Brume a été réalisé lors d'une résidence au Osaka Contemporary Art Center en 2003. Dans un centre commercial désert, cinq personnages fantomatiques évoluent en reproduisant, seuls ou en groupe, des gestes et des déplacements s'inspirant de scènes de films d'action Hong-Kongais, de danse Buto, de clips vidéos de R'n'B, ou de films de zombies.

«Vous regardez trop la télévision. Bonsoir!» pourrait être une des phrases cultes des années 1990 s'adressant en particulier à Boris Achour. Artiste protéiforme aux ambitions pop et conceptuelles, il développe une pratique au formalisme mouvant et à la portée résolument métaphysique. Boris Achour croit au pouvoir hypnotique des médias, à la «gourouisation» des rapports humains, et c'est en réaction à cette manipulation quotidienne – qu'il semble exécuter autant qu'elle le fascine – qu'il œuvre. Genèse du travail, les *Actions-Peu* (1993-1997), sortes d'actions mi-poétiques/mi-politiques au chamanisme latent et réalisées dans l'espace urbain sous les yeux de passants ébahis ou indifférents, voyaient l'artiste effectuer des compositions formelles avec des objets anodins – poser des Rochers Suchard sur des armoires électriques en crépi marron (*Actions-Peu*, 1993), faire s'aligner des pigeons à l'aide de graines (*Aligneur de pigeons*, 1996) – parfois en faisant intervenir son propre corps – il s'endort mollement sur les haies parfaitement taillées d'une banlieue pavillonnaire américaine (*Sommes*, 1999) – ou il paie un acteur pour déambuler dans la ville en portant un masque de son propre visage (*Ghosty*, 2000).

Dorothee Dupuis, extrait d'un
texte Publié dans le catalogue French
Connection, éditions Black Jack, 2008

Fabien GIRAUD



The straight Edge, 2005

Vidéo, couleur, son
durée : 13'08"

Acquisition en 2006
Collection FRAC Alsace

Né en 1980 à Paris où il vit.

Fabien Giraud porte son attention sur les codes qui régissent les phénomènes de groupe. Dans son installation *Sans titre (Rodage)*, 2006, il s'intéresse aux rapports qui s'établissent entre trois mini-motos. Dans l'installation vidéo *Friendly Fire*, 2006, réalisée en collaboration avec Raphaël Siboni, il se penche sur l'univers des gamers. De quelque manière que ce soit, Fabien Giraud essaie d'interférer sur l'un des éléments originels d'un scénario ou d'une situation. Le titre comme le sujet de sa vidéo performance *The Straight Edge* se réfèrent au mouvement issu du milieu punk qui fait de la non-consommation de drogues, d'alcools et de tabacs un de leurs principes. Avec cette vidéo, Fabien Giraud met en scène et en forme les mouvements spontanés d'une foule assistant à un concert de musique punk-hardcore. Usant des différents mouvements chorégraphiques des fans (ronde, pogo, rassemblement et dispersion...), Fabien Giraud essaie d'organiser les actions corporelles qui traditionnellement s'enchaînent en des rythmes effrénés et chaotiques. Chaque forme qui apparaît de manière instinctive lors d'un concert est reprise, jouée ou étirée. En des séquences bien distinctes, la foule danse au son d'une musique que l'on

n'entend pas, devant un groupe que l'on ne voit pas. Par brefs moments, la musique se fait entendre et masque alors le crissement des semelles sur le sol. Organisation et aléatoire se rencontrent en des mises en situation qui mettent en exergue les rouages de quelques logiques communautaires.

Anne-Virginie Diez

Alexandre PÉRIGOT



Kill Kill Choregraphie, 1996

Vidéo, couleur, son
durée : 4'

Acquisition en 2001
Collection Centre National des Arts
Plastiques

Né en 1959 à Paris, il vit entre Paris et Bastia.

Depuis 1994, le travail d'Alexandre Perigot consiste essentiellement en des installations et des vidéos qui ont pour caractéristique de créer une forte interaction avec le public.

Ainsi, avec *Réanimations* (1993), il propose pour différents lieux de la Villa Arson à Nice une nouvelle signalétique fondée sur des pictogrammes expliquant l'utilisation de différents produits industriels (enfiler un préservatif, boucler une ceinture de sécurité, manipuler un vaporisateur nasal, etc.). *On Tour* qu'il présente successivement à Marseille et Nice en 1994, puis à Montpellier et Pougues-les-Eaux en 1995, et finalement à Bourges en 1996 est un chapiteau circulaire itinérant d'un diamètre de neuf mètres et d'une hauteur de cinq dont il dit que c'est

« un espace vide et clos qui sera à la fois le lieu et l'objet d'une hypothétique représentation », et que son intention est d'« allégoriser la dimension spectaculaire de l'œuvre ». Pour prolonger cette réflexion il propose également à des spectateurs de se faire tirer le portrait devant une photographie du chapiteau (*Les Figurants*, 1996). Avec *Partie gratuite*, 1996, repris au Mamco en juin-juillet 1998, il invite le spectateur à jouer au football dans un espace fermé dont les murs recouverts de papier carbone retiendront la trace de chaque tir. Précédemment, Alexandre Perigot avait déjà utilisé du papier carbone posé au sol de façon à enregistrer des empreintes de pas (*Recto verso*, Villa Arson, Nice, 1993). Parallèlement, il entreprend une réflexion sur le cinéma et sur la manière dont ses codes conditionnent la vie quotidienne. En témoigne *Double double*, 1994 - des photographies pour lesquelles il a demandé à sept comédiens de mimer la pose qu'inspire à chacun la star américaine qu'il est chargé de doubler en français.

Kill kill chorégraphie participe de cette réflexion sur le cinéma. Pour tourner cette vidéo, l'artiste a demandé à une vingtaine de personnes de jouer leur propre mort devant la caméra : une mort violente due à l'impact d'une balle. Leurs attitudes sont en général fortement théâtralisées et issues des modèles largement diffusés par l'industrie cinématographique. La scène nue, le comique de répétition, les effets de chorégraphie et le montage dense réalisés par Alexandre Perigot mettent en relief le jeu de l'identification et l'absurde des situations.

Élizabeth CRESEVEUR



Interface, 2002

Vidéo, couleur, son
durée : 20'

Acquisition en 2003
Collection Centre National des Arts
Plastiques

Née en 1967 à Paris où elle vit.

Alliage de sculpture, d'architecture, d'images en mouvement et de performance, le travail d'Élizabeth Creseveur explore les interfaces du corps et de l'espace. Dans *Interface*, les mouvements d'un danseur japonais et des passants élaborent un dialogue de rythmes butés.

À travers cette vidéo, elle met en scène l'étrange improvisation d'un danseur, Mori Izuru, rencontré dans une rue de Tokyo. Face à la ville, au bruit et au mouvement, la lenteur extrême de ses gestes, se dissout presque dans l'immobilité comme un garde fou chorégraphique à l'agitation effrénée de la mégalopole. Le son, composante essentielle dans ce travail, mêle également deux univers antagonistes, deux modes de perception : le son du corps, intérieur, étouffé, et les sons de la ville, clairs, agressifs. Elizabeth Creseveur a été résidente pendant plusieurs mois à la Villa Kujoyama au Japon ; elle y a développé de nombreuses collaborations avec le monde de la danse. Elizabeth Creseveur se montre très sensible au rapport du corps dans l'espace, clos, contraignant, refermé sur lui-même, cadrant le corps. Ses vidéos, installations, maquettes proposent toujours des espaces minimums, des gestes minimums, radicaux, utopiques.

Helena ALMEIDA



Sans titre, 2010

Vidéo, noir et blanc, sonore
durée : 18'03"

Acquisition en 2011
Collection Frac Lorraine

Née en 1934 à Lisbonne où elle vit.

Bien qu'elles paraissent plus introverties que certaines performances des années 1970, les actions récentes qu'entreprend Helena Almeida ne sont pas totalement solitaires. Les plus désœuvrées d'entre elles transpirent certes l'isolement d'un atelier, où l'artiste portugaise dessine, chorégraphie et photographie systématiquement ses actions depuis plus de quarante ans.

Toujours seule face à l'objectif, Almeida s'adresse en fait à un tiers implicite, mais omniprésent. La tendance introspective de l'artiste ne serait donc qu'une réponse à l'intersubjectivité que réclament certains de ses titres : *Sens-moi, Ecoute-moi, Vois-moi* (1979). Cet autre furtif, c'est le reflet et le contre-champ du miroir présent dans certaines images, mais c'est aussi l'œil du photographe qui saisit l'artiste depuis le début de son œuvre : son mari, l'architecte Arturo Rosa. Le complice habituellement invisible apparaît depuis peu, sans aucune velléité biographique cependant, l'artiste rejetant l'idée même de l'autoportrait. Leurs deux visages sont donc coupés dans la vidéo *Sans titre cadrée sur leurs pieds* (2010).

Ici, le plan fixe enregistre d'étranges allers et venues : deux de leurs jambes sont

liées par un câble métallique, que l'artiste ressert au fur et à mesure qu'il se défait. L'annexion des corps forme un siamois à trois jambes, un duo boîteux que ralentit une routine solidaire et butée. Autant qu'un soutien, l'autre devient un poids avec lequel il faut composer une chorégraphie heurtée. L'entrave – servitude volontaire ou prise d'otage réciproque – scelle dès lors l'intimité entendue comme liaison étroite entre des individus, mais annule cette autre pendant de l'intimité qu'est le quant-à-soi. Sans fétichisme ni masochisme, l'attache tiendrait ici de la cordée, Almeida s'accrochant littéralement à un double constitutif de sa propre personne, que, vieillissante, elle redoute de perdre.

Hélène Meisel

Jason KARAINDROS



Figures, 2007

Vidéo, couleur, son
durée : 4'

Acquisition 2008
Collection Frac Normandie Rouen

Né en 1963 à Athènes, il vit à Paris.

"Nous voyons une danse d'ombres chinoises qui se déplacent lentement dans un espace dont les limites spatiales se dissolvent dans le sable et la poussière du désert mauritanien. Des jeunes se déplacent, apparaissent et disparaissent dans le cadre sans que la raison de leur présence et de leurs rencontres nous soit révélée. Vont-ils quelque part ? S'amusent-ils, jouent-ils ? Se disputent-ils ? Ou sont-ils des figures dans un théâtre d'ombres mystérieux ?"

Jason Karaindros 2007

Né à Athènes, Jason Karaindros a étudié à l'E.N.S.B.A. de Paris dans l'atelier multimédia de Piotr Kowalski et il est également diplômé de l'École du Louvre où il a suivi une formation en histoire de l'art. Son intérêt pour une pratique artistique prenant largement en compte les domaines de la science et de la technologie l'a amené à travailler avec les techniques multimédias. Sculpture, dessin, installation, photographie, vidéo, son, programmation numérique etc. font partie de son langage plastique. Sans que cela l'empêche de poser parfois un regard très aigu et critique sur la vie politique et sociale, il insuffle à ses recherches et aux constantes qui structurent son travail et sa méditation sur le monde une forte dimension métaphysique. Son questionnement porte en particulier sur ces limites invisibles au seuil desquelles se tient la science, mais au-delà desquelles notre mental et notre perception peuvent tenter de s'aventurer ; qu'il s'agisse de phénomènes liés à l'appréhension du temps, à la progression des marées ou à des qualités particulières d'ombre et de lumière ... Les œuvres de Jason Karaindros ne relèvent pas du registre classique de la représentation, ni du reste de celui de la narration discursive. Elles donnent forme à de la pensée. Tout en procédant d'une vision poétique, elles ont la force de désignation du langage.

Hans SCHABUS



Echo, 2008

Vidéo, couleur, son
durée : 3'45''

Acquisition en 2004
Collection Frac Normandie Rouen

Né en 1970 à Watschig (Autriche), il vit à Vienne.

Hans Schabus est à l'origine d'une œuvre protéiforme, qui se dévoile peu à peu comme une méditation sur l'acte de création, les inspirations et les conditions de l'art. Les œuvres d'Hans Schabus sont faites de gestes parfois invisibles, parfois au contraire très emphatiques : creuser un tunnel, démonter une caravane pour la reconfigurer dans l'espace, envelopper de bois un pavillon entier, inonder le premier niveau du Kunsthau de Bregenz et y installer des bateaux, ou monter une immense palissade de chantier... Derrière ces gestes, il y a la même réflexion sur le rapport de l'artiste au monde et à l'espace qui l'entoure, comme en témoignent deux aspects fondamentaux et récurrents de son œuvre : le thème de l'atelier comme espace mental, et celui des voyages fictifs de l'artiste autour du monde. La vidéo *Echo* participe à la réflexion sur l'espace, sa construction et la traversée, au cœur de l'œuvre d'Hans Schabus. Malgré la courte durée de la vidéo - 3 minutes 45 - la séquence est très précisément construite : l'ouverture sur un fond noir laisse progressivement place à un paysage hivernal, marécageux, immobile. La fixité quasiment photographique de la scène est perturbée par l'arrivée précipitée d'un homme, Hans Schabus, vêtu en costume d'époque qui traverse le cadre. Une première chute dans les herbes est suivie d'une seconde dans l'eau, filmée au ralenti. L'homme, couvert de boue, sort rapidement du cadre, laissant à nouveau le paysage vide qui retrouve bientôt son immobilité, avant de disparaître dans un fondu au noir. Le chant des oiseaux unifie l'ensemble, liant ainsi les différentes séquences de la vidéo. Réalisée avec des moyens dignes d'un long métrage, la vidéo bascule au moment de la chute : le changement de temporalité, amorcé par l'irruption de l'homme, est accentué par le ralenti qui

fait passer l'image de l'ordre du film contemplatif à celui de la fiction. L'insistance sur le déséquilibre fait également écho à de très nombreuses représentations picturales, sculpturales et cinématographiques de chutes, qui évoquent, dans une dimension tragique, celle de l'humanité ou qui sont utilisées, dans une dimension burlesque, comme un ressort comique.

Cécile BENOITON



Ombre au tableau, 2017

Ombre au tableau
Vidéo, noir en blanc
durée : 4'

Collection de l'artiste

Débordée, 2012

Rodéo, 2015

Pise, 2008

présentation sur moniteur, en boucle

Collection de l'artiste

Née à Tours, elle vit à Angers.

Les vidéos de Cécile Benoiton refusent l'hésitation. Elles narguent les limites sans bégayer, marquant un refus obstiné de s'accommoder des règles de bienséance ou de la chute des corps (du corps...), des lois prédéfinies par l'espace social ou environnemental, des cadres tracés par une autorité dont l'identité varie selon le degré d'acidité de chaque œuvre. Chaque vidéo repose sur une mise en scène minimale et généralement silencieuse (les rares bandes-sons se ressentent d'un point de vue tactile, comme des

matières ou des textures), ne tolérant aucun décor ni bavardage, qu'il soit décoratif, chromatique (le noir et blanc ou la monochromie sont de rigueur) ou sonore. Les cadrages serrés interdisent toute dispersion du regard. La scène filmée, réduite à l'essentiel de l'action par un seul plan-séquence ou par un montage discret, laisse le minimum de place et de temps à la narration : soigneusement détachée de tout contexte, elle ne propose, en termes d'ailleurs, qu'une déstabilisation de nos codes comportementaux... Elle ne rapporte rien, ne se souvient pas, ne projette pas, ne raconte pas non plus... Elle joue : le débordement, l'excroissance, une forme de monstruosité subtile, le basculement, l'outrance. Étrangement, elle se suffit dans sa sobriété factuelle et formelle pour dire l'éparpillement par la concision. Une contradiction qui fonde l'entreprise ambiguë de Cécile Benoiton : mener sagement à bien une œuvre turbulente...

Gisèle Bonin, extrait du texte
 L'outrepassante, 2008

Les Frac, collections publiques d'art contemporain, ont été créés ex nihilo en 1982 à l'initiative de l'Etat en partenariat avec les Régions. Enrichies chaque année par une politique d'acquisition attentive à la scène émergente, les collections sont constituées principalement sur la base d'acquisition à des artistes vivants.

Le Frac des Pays de la Loire, premier Frac à avoir été doté d'une architecture spécifique, est installé depuis 2000 à Carquefou dans la périphérie nantaise. Sa collection est riche aujourd'hui de plus de 1600 œuvres produites par près de 500 artistes de 50 nationalités différentes. Le fonds s'enrichit chaque année de nouvelles œuvres, créées quelquefois l'année même de leur acquisition, constituant une collection vivante

représentative de l'art actuel international.

Sur leurs territoires, les Frac organisent de nombreuses expositions dans des sites très divers, conçues en résonance aux contextes proposés et aux spécificités des lieux : musées, centres d'art, monuments historiques, écoles d'art, universités, lycées, collèges, hôpitaux, Acteurs d'une politique d'aménagement culturel du territoire, les Frac s'inscrivent comme vecteurs d'une démocratisation de l'art contemporain.

T.U.

Théâtre universitaire
7 chemin de la Censive du
Tertre
44300 Nantes
Tél / 02 40 14 55 14

ouvert du lundi au vendredi de
12h à 17h30 et à partir de 19h30
les soirs de spectacles

entrée libre

-

Exposition réalisée grâce à l'aimable
prêt de :



Le Frac des Pays de la Loire est
co-financé par l'État et la Région
des Pays de la Loire, et bénéficie
du soutien du Département de Loire-
Atlantique.



Région
PAYS DE LA LOIRE

- T U
N A N
T E S